

## L'Art voyage.

Les œuvres d'art ont toujours voyagé. Les empereurs romains rapportaient à Rome les trésors pillés dans les pays conquis ; l'usage fut adopté par bien d'autres vainqueurs, Napoléon, puis les Etats colonisateurs par exemple. Hitler ne dérogea pas à cette règle tacite. Les musées archéologiques bénéficient des produits de fouilles effectuées parfois fort loin. Pensons aussi aux riches Américains achetant en Europe de « vieilles pierres » souvent à l'abandon (et reconstruisant outre-Atlantique cloîtres catalans et porches romans) ; et achetant également nombre de toiles impressionnistes, qui font maintenant la gloire de leurs musées.

Les périples d'œuvres d'art se poursuivent au XXI<sup>e</sup> siècle, souvent par le biais des expositions et, si l'amateur d'art se réjouit de trouver à sa porte des œuvres habituellement dispersées sur tous les continents, il lui arrive de subir quelques déconvenues... Ainsi, de passage à Washington voici quelques années, je me précipitai à la Phillips Collection et découvris que les toiles impressionnistes voyageaient en Europe !

Comme tout le monde, je savais que le Louvre s'installe à Abu Dabi et que le musée de l'Ermitage a ouvert une annexe à Amsterdam. Mais c'est à Ravenne, l'été passé, à l'exposition OTIUM LUDENS, que j'ai réalisé l'ampleur de la mondialisation en ce qui concerne les

voyages des œuvres d'art.

Cent soixante-dix fragments de fresques du premier siècle provenant de huit villas de Stabiae ensevelies sous les cendres du Vésuve, lors de la même éruption qui engloutit Pompéi, se trouvaient réunies : paysages, portraits, scènes de la vie quotidienne. Or Ravenne était l'unique étape dans les pays de l'Union européenne, de cette exposition magnifique et émouvante, proclamée par le Times comme la meilleure exposition internationale de l'année. Les fresques arrivaient de Hong-Kong, via Saint-Pétersbourg avant de repartir vers Washington puis l'Australie... A l'issue de leur tour du monde, les fresques devraient s'installer au parc archéologique de Stabiae [en cours de réalisation].

Il est parfois difficile aux Européens que nous sommes de constater que notre continent n'est plus le centre du monde dans le domaine de l'art ! Cependant, il est très réconfortant de constater que l'intérêt porté aux œuvres d'art se joue des clivages politiques et culturels, des frontières, des distances. Je voudrais citer, parmi tant d'autres, deux exemples de coopération internationale. Des spécialistes de la mosaïque de Ravenne ont prêté leur concours à la restauration de mosaïques à Damas, en Syrie. Le second exemple me tient à cœur. Je suis membre de l'association des Amis de la Cappadoce et, grâce à notre action obstinée, les travaux de restauration d'une église du VI<sup>e</sup> siècle ont commencé et sauveront ce seul

exemple d'architecture religieuse construite, et non troglodyte, en Cappadoce.

En cette fin d'année, faisons des vœux pour que se multiplient manifestations et actions

permettant de sauvegarder et de rendre accessible à tous les peuples du monde notre patrimoine artistique mondial.

**Monique Vénier-Ziesel**

*P.S. Je n'aborde pas ici le sujet des transactions commerciales concernant l'art, ancien ou contemporain, elles aussi à l'échelle de la planète.*

## Mémoire retrouvée

### *Une histoire de journaux et de journalistes*

#### *à la fin du XIXe siècle*

**A**u début de l'année, en janvier dernier, s'est tenu au Sénat un colloque consacré aux « combats républicains » de la Revue Blanche (1891), au cours duquel fut évoquée l'effervescence journalistique de cette fin de siècle, à la veille de la Belle Époque.

De nombreux journaux furent alors créés, édités, imprimés et diffusés à des abonnés, même si ce n'était le plus souvent qu'à seulement quelques centaines d'exemplaires.

Des journaux politiques donc, comme la Revue Blanche qui s'engagea, ou plutôt s'enflamma, pour défendre des causes humanistes et progressistes, aussi bien l'esperanto que la paix ou le capitaine Dreyfuss... Ou encore le Cri de Paris (1877), mais aussi quantité de journaux littéraires, artistiques ou anecdotiques, tels que... La Critique Parisienne (1899), revue du Syndicat de la Critique Parisienne. Simple coïncidence mais... il y en a d'autres.

Il se trouve en effet que, peu avant d'avoir

connu grâce à mon amie Béatrice Nodé-Langlois, la « Critique », je venais de découvrir qu'une légende familiale -c'est-à-dire la création, à la même époque et par mon arrière-grand-père, Alfred Chérié, de L'Argus de la Presse (1879), et de pas moins de treize autres journaux-, était en réalité une histoire véridique, obscurcie dans la mémoire par le décès prématuré des parents de ma grand-mère maternelle, dernière-née et orpheline très jeune de père et de mère.

J'écris « découvrir » car, malgré une approximative et incomplète transmission familiale, ce fut une réelle « découverte », preuves à l'appui. Voici l'histoire.

UNE HISTOIRE DE JOURNAUX ET DE JOURNALISTES QUI SE DERoule A LA FIN DU XIXE SIECLE.

Jenny Le Boucher, fille du propriétaire d'une imprimerie à Orléans et de La Librairie et Imprimerie Universelles, sise au 13 de la rue